

PAVILLONS

Philippe WAUTERS

Au fond de la rue de mon enfance, une imposante maison du XIXe siècle, vide, abandonnée, était le lieu des apprentissages de mon imaginaire. Je ne savais pas encore qui était Maulnes, mais mes pas hésitaient sur les planchers éventrés.

Les années ont passé et mes études m'ont apporté un rapport professionnel aux lieux, à leur histoire, aux images et aux objets témoins des temps qui nous portent.

Le temps passant dans ma vie m'a permis de voir le temps qui passait dans la rue. Au hasard d'une promenade, dans les récurrences des trajets d'un tramway, puis au volant de ma voiture, comme chacun, j'ai vu des lieux vivre, des lieux mourir, disparaître, et parfois renaître, comme si la terre portait d'étranges printemps.

L'hôpital abandonné fût dans un premier temps triste, perdu, ouvert aux vents. Petit à petit, protégé, isolé du carrefour bruyant, par la végétation que les années apportaient, par les couches de feuilles mortes, les couches de neige, l'hôpital qui n'en était plus un a trouvé une autre identité, une autre solidité. Comment s'est-elle construite ? Je me suis dit que tout avait dû commencer par le chant des oiseaux, le vol des insectes, les pas des petits rongeurs.

Le nom de Maulnes évoquait-il quelque chose aux premiers enfants du quartier qui franchirent les grilles disjointes dans le soleil du printemps ? Vues de la rue, au vert des plantes se sont mélangées les couleurs vives des peintures en bombe. Des couleurs, des mots, des images, le bâtiment explosait d'une vie nouvelle, d'une dynamique nouvelle. Le temps du passé était révolu. Le lieu devenait jeunesse, énergie, tribune.

Le support du film s'est imposé à ce moment là, le désir qui m'animait et animait mon équipe fût de garder une trace de cette éclosion, de la beauté de cette éphémère saison.

Nous avons tout filmé, les centaines de graffitis, des couloirs infinis, envoûtés comme dans un Marienbad contemporain.

Mais cette agora restait silencieuse; à chacune de mes incursions de promeneur romantique, ma Rome moderne restait vide, une ombre parfois, des pas rares et lointains. Pas de paysannes en costume typique ni de moutons qui paissaient, mais pas de dangereux drogués non plus, par peur desquels le quartier tremblait. Aucun. Jamais. La forme du film est née de cette confrontation entre ce que nous y voyions et ce que nous n'y entendions pas.

Nous avons décidé de monter nos images, une *pars pro toto* en tout cas, sur les voix off

des témoignages d'acteurs de ces strates de vie. Une longue recherche s'en suivit, dans les dédales des liens sociaux de la ville, trouver les témoins des époques qui se succédaient dans ces traces de pas : personnel hospitalier, patients, graffeurs...

Quant aux vils squatters et aux drogués honteux et violents, il m'a bien été reproché de ne pas les avoir montré. Je me suis vu refuser tout budget, toute aide officielle, qui pourtant existent dans notre pays et sont un maillon important dans la chaîne de production des documentaires.

Comme je ne montrais pas ce visage négatif d'une jeunesse qu'il fallait craindre, je ne montrais pas cette violence, cette perte, j'ai dû réaliser ce film sans budget, entouré d'une équipe qui pourtant cru au projet.

Comment aurais-je pu montrer quelque chose que je ne voyais pas ?

"Pavillons" a ainsi vu le jour dans le temps de l'amitié. C'est un film qui parle des chuchotements que l'on peut entendre, parfois, dans le temps qui passe.